

LES MÉMOIRES D'UNE ORPHELINE

PAR MARIE ROUSSEL.

VII

(Suite.)

Je palpiais de joie en pensant que j'allais presser sur mon cœur celle qui m'avait si souvent fait oublier que j'étais orpheline. J'étais par la pensée dans ce verger où nous nous rencontrions avec l'aube, dans ce bosquet où nous contemplions ensemble le ravelé de la nature.

Je n'avais qu'un désir: c'était de voir Juanita, et nous traversions gaiement un pont rustique quand j'aperçus à travers les arbustes embaumés la vieille Juanita, marchant péniblement, écrasée par le poids des années. Je l'appelais, voulant me convaincre que je ne me trompais pas, mais, absorbée dans ses tristes réflexions, elle ne m'entendit pas.....

Je me hâtai, regrettant les instants que je passais loin d'elle. J'étais navrée en voyant le long chemin que j'avais à parcourir, quand, Juanita, affaiblie, se reposa sur le gazon. Notre séparation fut courte. Je me jetais dans ses bras, en tremblant, elle murmura avec joie: "Venezia, Venezia, je mourrai contente," et elle regardait le ciel. Ses transports enivrants, ses caresses, son regard si doux, me faisaient oublier le passé.

Nos épanchements furent tristes, et le récit de mon naufrage fut souvent interrompu par ses brûlants baisers.

Ma chaumière n'avait subi aucun changement. Je revois mon beau crucifix devant lequel je m'agenouillais souvent, le portrait de ma mère que j'avais arrosé de mes larmes..... Je retrouvais tous ces lambeaux de souvenirs qui formaient ma vie; cet amas de fleurs fanées qui avait son histoire; le paysage qu'Almah avait esquissé en pensant à moi et qui cachait son ombre, ces feuillettes emmêlées de mes premières émotions, je pouvais des soupirs en détachant ces pages une à une.

Les arbres n'avaient pas été inutilisés par l'orage, leurs feuillages verdoyants serpentaient autour de ma tourelle; ma colombe fidèle revenait chaque matin roucouler sur ma fenêtre, me confiant ses amours. Mon oiseau même n'avait pas délaissé son nid, il égayait toujours ce berceau de mon enfance.

J'étais heureuse de revoir ma chaumière toute remplie de ces doux reflets d'amitié, qui parlaient à mon âme aimante. Je foulais avec joie ce coin de terre, ma patrie, mais le bonheur d'être aimée, de retrouver Juanita avait été assombri par les malheurs de Rosetta, cette enfant qui, en se promenant dans une campagne, s'était égarée au milieu d'une vaste forêt en voulant poursuivre un volage papillon. Il me semblait la voir s'enfonçant dans les broussailles ou s'ensevelissant dans les hautes herbes, cherchant un chemin voilé par ses larmes.

Je frissonnais en me retraçant l'isolement de cette forêt, ces buissons déserts, ces lacs isolés, ces sentiers silencieux, ces ronces, ces taillis, lui arrachant un lambeau de sa main.

Je me retraçais Rosetta seule, palpitante, égarée dans les bois, et je partageais le bonheur de Juanita d'avoir recueilli cette charmante enfant qui était le seul rayon de joie illuminant notre chaumière.

J'aimais cette enfant qui avait longtemps erré dans les sentiers épineux d'une vaste forêt, qui s'était isolée dans les profondeurs des bois, inconsciente des dangers et se débattant ainsi aux regards de sa Neliska, qui avait pris soin d'elle depuis son jeune âge.

Je comprenais que Juanita, qui avait besoin d'aimer plus qu'une ombre, qu'un souvenir, et qui me cherchait en vain dans toute la campagne, s'était sentie émue en voyant endormie sur le gazon la belle Rosetta, et qu'elle entraînait sous son humble chaume cette enfant, qui a longtemps rempli nos deux existences.

Rosetta était toujours taciturne, un sourire n'effleurait jamais ses lèvres vermeilles, son regard reflétait une profonde tristesse. Elle me parlait souvent de sa mère, qu'elle n'avait plus espoir de revoir.....

Elle cherchait dans le vide son image chérie. Elle l'appelait, sa voix restant sans écho, lui arrachait un sanglot. Elle cueillait souvent une fleur, elle l'effeuillait en répétant le nom de celle qu'elle n'oublait jamais.

Rosetta semblait fatiguée de tout, même de l'espérance.

Je cherchais toujours un soulagement à ses poignantes douleurs, au milieu de la nature, dans ce vaste temple où les âmes en silence adorent l'Éternel.

Je la ramenaï vers le lac enchanté, reflétant dans son onde pure le beau ciel bleu. Je l'entraînai dans le cimetière, je m'arrêtai silencieusement devant ce tombeau qui cachait une ombre aimée. J'attendais Almah..... Je regardais ce marbre où était inscrite une de ses douloureuses pensées. Je lisais en remuant le nom de sa mère, et je parlais aux roseaux qu'elle avait dû planter en les arrosant de ses pleurs, à ces bruchages qui ensèveillaient ses sanglots.

Je m'enfuyais toujours de ce cimetière en pleurant, me dirigeant, appuyée sur Rosetta, vers une forêt; c'était dans ce grand isolement que je désirais vivre. Cette monotonie s'harmonisait avec ma tristesse..... L'incertitude de l'avenir assombriait ma vie, et le doute devenait une lente agonie. Le temps s'écoulait lentement, ne ramenant même pas une lueur d'espérance.

La nature semblait voilée à mes yeux, l'horizon était nuageux, les nuits sans étoiles. Le jour n'avait toujours sous un aurore radieux et mourait sans même me laisser un doux rêve.

(A suivre)

Nous prions les abonnés de ne pas oublier que l'abonnement au STÉNOGRAPHE est de \$1 et qu'il faut le payer, sinon d'avance, au moins à la fin de chaque année écoulée.

Sténographie Duployé

Le Sténographe Canadien est une œuvre de bienfaisance, destinée à faciliter l'enseignement de la Sténographie Duployé à tous ceux qui s'y intéressent. Elle est publiée par le Comité de Sténographie Canadien, dont le siège est à Montréal.

LE STÉNOGRAPHE CANADIEN

BOITE DE POSTE 1887

ABONNEMENT: Un an, \$1.00; Six mois, 50c

(Envoyé à domicile à Montréal.)

FRANCE: Un an, 5 fr.; six mois, 3 fr.

Les abonnements datent du 1^{er} mars et du 1^{er} septembre.

Tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal doit être adressé à J. G. G. G. G. G., Éditeur du Sténographe Canadien, Montréal (Canada).